



FONDATEURS

| | |
|---------------------|---------------------|
| Joseph Huppert | Léon Poliakov |
| G. Isotti-Rosowsky | Oscar Rosowsky |
| Claude Lanzmann | Bernard Sarel |
| Philippe Lazar | Rita Thalman |
| Jacques Lebar | Pierre Vidal-Naquet |
| Richard Marienstras | Raphaël Visocékas |

cahiers du Cercle Gaston Crémieux

13, rue du Cambodge - 75020 PARIS

ACTUALITÉ D'HIER :

LES JOURNÉES DE LA CULTURE YIDDISH AU CENTRE GEORGES POMPIDOU

Il est à peine exagéré de dire que les Journées de la Culture Yiddish au Centre Georges Pompidou ont marqué un tournant dans les relations que les Juifs entretiennent avec leur propre culture, et dans les relations que cette culture entretient avec la France majoritaire.

C'est en effet la première fois qu'un organisme public a pris la responsabilité d'organiser et de financer une manifestation ayant pour objet de célébrer la langue, le mode de vie et la littérature yiddish — bien que le nombre des locuteurs yiddish en France soit faible par rapport au chiffre de la population globale.

Le succès de l'entreprise a dépassé toutes les espérances, et les débats, les spectacles, les projections ont attiré une foule impressionnante — de nombreux spectateurs virtuels se trouvant dans l'incapacité d'entrer. Plusieurs milliers de personnes sont venues — et si la capacité d'accueil avait été plus grande, la foule eût été plus impressionnante encore.

Certes, le prestige du Centre Georges Pompidou a joué un rôle important dans cette affluence. Mais le prestige du Centre n'explique pas tout.

Il y avait d'abord la grande qualité des diverses manifestations et le "panachage" entre les projections, les spectacles, les débats et les conférences. Il y avait aussi cette surprise : pour une fois — pour la première fois depuis des années ? — une manifestation culturelle juive n'était pas avant tout le prétexte d'un matraquage politique ou de sollicitations financières : c'était, simplement, une manifestation culturelle.

Pour beaucoup, ce fut une profonde surprise : ainsi, le yiddish était étudié avec les mêmes concepts scientifiques que les langues dites "nobles" — c'est à dire les langues parlées dans un État ! Ainsi, il existe un cinéma yiddish ! Ainsi, le CNRS s'intéresse au théâtre yiddish !

Les yiddishophones de l'ancienne génération étaient émus aux larmes : cette

SOMMAIRE

Actualité d'hier

LES JOURNÉES DE LA CULTURE YIDDISH
AU CENTRE GEORGES POMPIDOU

Actualité de demain

LES ÉLECTIONS EUROPÉENNES ET NOUS

Le débat permanent

ETRE JUIF AUJOURD'HUI EN FRANCE

Un texte historique

"HEBRAISMUS MILITANS" par Ber Borokhov

L'image du Juif au cinéma

"LA GRANDE ILLUSION" de Jean RENOIR

Poésie yiddish

TROIS POEMES

langue familiale, privée, intime — voilà qu'elle se trouvait propulsée dans le "lieu culturel" le plus connu et le plus moderne de France. Et, miracle, il y avait autant de jeunes que d'anciens : des jeunes enthousiastes, curieux, sceptiques, ébahis, goguenards ou admiratifs — ravis, surtout, de se trouver dans un lieu qui ne fût pas communautaire. Cette culture qui aurait pu être la leur, qui parfois était celle de leur famille, se trouvait portée à un niveau qui — si l'on peut dire — l'universalisait.

Un autre sujet d'étonnement, de surprise et parfois de rancœur a été le fait que l'organisation des journées ne dépendait pas d'instances communautaires. Le côté "intimiste", quasi clandestin et conservateur était du même coup éliminé. Et c'était une façon de montrer que la culture juive n'appartient ni aux professionnels, ni aux spécialistes, ni aux bureaucrates — elle appartient à tous ceux qui souhaitent simplement la célébrer, comme tout autre culture, justement, dont on ne guette pas les manifestations selon les autorités qui les organisent, mais selon ce qui est donné à voir et à entendre.

Une grande partie des conférences ou des manifestations avaient été préalablement "rodées" au Cercle Gaston Crémieux qui, s'il n'apparaissait pas officiellement sur l'affiche, n'en a pas

moins contribué, avec ses modestes moyens, au succès de l'entreprise — ainsi que la Bibliothèque Medem, qui s'était chargée de l'organisation d'une exposition de livres très appréciée, et qui fut le lieu où se sont tenus des dizaines de débats et de discussions improvisées.

Le plus frappant a été sans doute le climat de ferveur, de joie et de plaisir qui marqua les Journées. Occasion de voir que la culture yiddish n'est pas une affaire d'intellectuels ou de savants, mais qu'elle concerne tout le monde. C'était très visiblement la fête, malgré l'exiguïté relative des locaux et l'irritation passagère de tous ceux qui ne réussissaient pas à "entrer" pour assister à leur spectacle ou à leur débat d'élection.

Quelques conclusions s'imposent : grâce à ces Journées — et au prix Nobel de littérature décerné à Singer, la culture yiddish est sortie de la clandestinité où elle était confinée en France. Le Centre Georges Pompidou a compris que les cultures minoritaires ont droit à l'expression — et qu'il faut les encourager. Car on assiste depuis quelques années — aux États-Unis, en France — à un grand engouement pour les cultures dites marginales ou minoritaires. D'abord, parce que les hommes ont besoin d'un passé qui leur soit propre et singulier — et qui corresponde à leur sensibilité — une sensibilité qui

ne trouve plus guère à se satisfaire dans la vie courante à cause du rôle croissant et pesant de l'État. L'originalité des cultures minoritaires, c'est qu'elles sont prises en charge par les intéressés eux-mêmes. En cela, le yiddish possède une tradition très forte puisqu'il s'est développé, entre les deux guerres, grâce aux efforts du peuple juif qui trouva, pour l'enrichir et le diffuser, des formes d'organisations originales et particulièrement modernes.

A une époque où la mainmise de l'État sur les cultures devient de plus en plus stricte — avec tous les risques de manipulation que cette mainmise comporte — le recours à une culture minoritaire donne à ceux qui l'étudient ou qui la célèbrent une force de résistance considérable, d'abord contre l'État et ses bureaucraties, mais aussi contre toutes sortes de groupes ésotériques, mystiques ou mystificateurs — qui exploitent le malaise de la civilisation moderne sans donner à leurs adeptes le moyen de lutter contre ce qui les rend malades.

Et par un dernier paradoxe — à une époque où la politique politicienne est entièrement discréditée — le recours aux cultures "marginales" permet d'élargir le champ de la politique — de comprendre que la politique traditionnelle n'est qu'un secteur restreint de l'existence.

ACTUALITÉ DE DEMAIN :

LES ÉLECTIONS EUROPÉENES ET NOUS

En dehors des soubresauts qui passionnent la classe politique, quel intérêt présentent les élections européennes de juin 1979 ? ou plutôt, quels intérêts se cachent sous cette pseudo-unité européenne ? Ces derniers sont connus : l'histoire de l'Europe politique, de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier, jusqu'au Système Monétaire Européen en passant par le Traité de Rome (sans oublier la tentative de la Communauté Européenne de Défense) indique, si besoin en est encore, qu'il s'agit d'un complexe économique-stratégique participant directement à la division internationale du travail.

Sur un autre plan, celui des libertés et du pouvoir, quelques remarques s'imposent. Sans gloser sur les attributions de la future Assemblée, on peut noter que son mode d'élection est, par des listes nationales bloquées,

une cooptation dont le seul degré de liberté laissé aux citoyens est une faible marge de manœuvre quant au nombre exact d'élus par famille politique. Plus grave pour nous est l'élimination de droit et de fait des "petites" listes. Ainsi, les formations dites marginales — et en premier lieu, les groupes nationalistes — ne pourront ni présenter des candidats, ni faire campagne. Une Assemblée impuissante coiffant une Europe des États, niant celle des peuples tout en préparant une intégration consolidant la structure capitaliste, beau résultat en vérité.

Pouvons-nous cependant nous désintéresser de ces élections ? Bien évidemment, non. Tout d'abord, localement, elles auront une influence sur la politique intérieure, notamment en France. Pourrait-on autrement analyser le comportement du P. C. F. (seul "défenseur des intérêts authentiques

des travailleurs et de l'agriculture française"), du R.P.R. (s'affirmer comme le parti de droite prédominant dans la majorité), de l'U.D.F. (récupérer peut-être une social-démocratie à créer), du P.S. (être dans l'Europe ce qu'il ne peut être en France) ?

Mais, pour les nationalistes, en dehors des choix, s'ils existent, pour les listes les moins centralisatrices — et pour les groupes de gauche, comme le nôtre — ne peut-on concevoir qu'à l'occasion de ces élections, une prise de conscience en Europe permette des actions de démystification, de regroupement, de harcèlement des candidats pour populariser l'idée que la démocratie en Europe passe par les droits des peuples, de tous ses peuples ?

Samy ZOBEMAN.

(Ce texte n'a pas d'autre dessein que de contribuer à lancer dans le Cercle un débat sur ce problème d'actualité : supranationalité, états et groupes nationalistes : théorie et réalité).

ETRE JUIF AUJOURD'HUI, EN FRANCE

par Ph. LAZAR

Pour la majorité de nos concitoyens — juifs ou non — la judéité est perçue à la fois comme une origine et comme une religion; en tant qu'appartenance à un peuple, elle est le plus souvent confondue — confusion soigneusement entretenue par les mouvements sionistes de tous bords — avec le rattachement passionnel, idéologique et politique à l'État d'Israël. Et pourtant nombre de juifs ne se reconnaissent dans aucune de ces schématisations. Ils vivent en France, ils sont Français et Juifs, comme d'autres sont Français et Occitans, Bretons ou Basques — même si cette analogie éclairante mérite discussion.

ORIGINE ET RELIGION

Déclarer quelqu'un (ou se déclarer) "d'origine juive" — ou, mieux encore, d'origine "israélite", comme si le mot juif était déjà lui-même trop voyant, presque incongru — est une désignation des plus ambiguës. Elle pourrait de prime abord être prise comme une reconnaissance positive d'altérité ; elle n'est en réalité bien souvent que le camouflage de son refus. Le fait (le péché ?) originel n'est pas nié, mais il est en quelque sorte cantonné à sa source, figé dans son caractère congénital : l'accent mis sur le mot "origine" rejette dans l'ombre tout l'acquis au profit de l'inné, tout le culturel au profit du "génétique". Non pas qu'il faille nécessairement interpréter cette gêne dans l'expression comme le témoignage, pour les juifs, d'une volonté délibérée de rejeter les traces de leur ascendance ou, pour les non-juifs,

d'un antisémitisme latent : elle est sans doute, même, plus couramment, la traduction du souhait de voir s'estomper les différences entre les hommes et, par là, les bases "objectives" du racisme. Mais si l'on ne peut manquer de s'interroger sur les dangers qui pourraient provenir de la revendication active d'une judéité autre que celle, inévitable, transmise par le hasard de la naissance, ces risques doivent être mis en balance avec ceux qui résultent, beaucoup plus banalement, de la permanence d'un fond de racisme n'ayant nul besoin de prétextes, même infinitésimaux, pour nourrir ses résurgences. Et, de ce point de vue, rien ne permet d'affirmer que les tentatives d'atténuation des différences, justifiées par la volonté respectable de ne pas risquer d'isoler contre leur gré, au sein de la Communauté Nationale, des individus appartenant à des Minorités, soient d'une quelconque efficacité : la génération juive qui a été tentée, avant la deuxième guerre mondiale, par l'expérience de l'assimilation en a fait la cruelle vérification.

Quant à la religion, même si elle n'a pas exactement le même sens pour les juifs que pour les chrétiens (la dominance de la culture majoritaire est telle que les mots que nous utilisons en sont tout imprégnés, au point d'introduire parfois de véritables faux sens), même donc si elle est beaucoup plus un mode de vie, une *pratique* qu'à proprement parler l'expression d'une mystique, elle ne peut plus être sérieusement considérée comme le ciment fondamental d'une communauté de plus en plus détachée de l'observation des rites.

Cette affirmation doit certes être nuancée de multiples façons. D'abord elle n'a pas la même actualité pour les

communautés de diverses origines qui constituent la base des juifs français. Il est évident en particulier qu'elle est beaucoup plus contestable pour les juifs d'origine nord-africaine — notamment pour ceux qui se sont installés récemment sur le territoire métropolitain — que pour ceux qui, le plus souvent d'origine européenne, les y avaient précédés de quelques ou de nombreuses générations. Je ne serais pour ma part pas étonné que le décalage ne soit que temporel, mais c'est évidemment là une pétition de principe contestable (encore que susceptible d'être argumentée...). Ensuite, on ne peut nier qu'il y a à peu près autant de façons d'observer les rites religieux que de familles juives, ce qui permet une interprétation très extensive du concept de "pratique religieuse", et, partant, du nombre de juifs "pratiquants"... Enfin on retrouve assez fréquemment une plus grande orthodoxie dans l'observation des préceptes de la synagogue lorsqu'on remonte dans le temps ne serait-ce que d'un tout petit nombre de générations.

Bref, la religion, si elle n'a pas la présence et l'universalité qu'elle a pu légitimement revendiquer en d'autres lieux à d'autres temps, ne peut être reléguée au magasin des accessoires. Elle continue même à exercer une certaine fascination, dont le regain de la *cachrouit* parmi les plus jeunes générations porte sans doute témoignage. Cependant il y aurait quelque paradoxe à vouloir lui conserver à tout prix un rôle qui dépasserait notablement celui de toute autre religion, aujourd'hui, dans le monde. Le mouvement sioniste l'a lui-même fort bien compris et, si l'État d'Israël conserve — pour combien de temps

encore ? — un certain rituel religieux dans ses structures et pratiques officielles, on ne peut sérieusement prétendre que l'émigration vers Israël se fasse sur une base essentiellement religieuse...

PEUPLE ET TERRITOIRE

Si la reconnaissance d'une origine juive n'est somme toute que celle, banale, d'une filiation ; si la religion n'assure plus, de fait, qu'une continuité symbolique dans le temps et dans l'espace entre les juifs ayant, pour beaucoup d'entre eux, abandonné toute pratique régulière, et si, pour nombre d'autres, elle ne figure au patrimoine familial qu'au même titre que les photographies jaunies qui ont survécu aux migrations et aux guerres, il faut sans doute chercher ailleurs la source de la permanence du sentiment d'appartenance à une communauté humaine ayant acquis, au travers de l'histoire, une incontestable et parfois ô combien lourde identité. Les juifs n'ont, il est vrai, en aucune matière, l'exclusivité de ce sentiment ; on peut même dire que c'est l'un de ceux qui sont le plus généralement éprouvés par des hommes : la conscience de faire partie d'un groupe spécifique, soudé par une histoire et une culture, ayant une communauté de destin (qu'elle soit délibérément recherchée ou partiellement subie), en un mot d'un peuple.

L'originalité du peuple juif tient évidemment au fait que, contrairement à l'histoire de la plupart des autres peuples, la sienne ne se rattache que pendant un court laps de temps — à peine quelques siècles en plus de cinq mille ans d'histoire revendiquée — à une insertion territoriale bien définie et autonome. Faut-il s'étonner que, consciente des vicissitudes d'une existence non protégée par les lois majoritaires et les moyens de défense d'un peuple concentré derrière des frontières étatiques, une branche active du peuple juif ait cherché à retrouver, au vingtième siècle, les traces d'une implantation involontairement abandonnée quelque deux millénaires auparavant ? Mais faut-il pour autant admettre que ces deux mille ans n'ont été qu'une parenthèse, qu'un point d'orgue dans l'histoire de ce peuple en tant que peuple ? Et s'il ne s'agit pas d'une parenthèse, mais bien d'une phase aussi respectable qu'une autre, au nom de quelle légitimité peut-on revendiquer pour l'État d'Israël un caractère central vis-à-vis du judaïsme actuel ? C'est une contradiction fondamentale du sionisme que

de prétendre détenir LA clef du devenir du peuple juif sous la forme de son rassemblement en *Eretz Israël* tout en étant obligé de se placer dans la filiation d'une existence non territoriale bimillénaire.

Il n'est guère étonnant, en tout cas, que cette contradiction introduise la plus grande confusion dans l'esprit des Français de bonne foi qui essaient de comprendre la nature des liens qui existent entre les juifs français et l'État qui se considère comme leur Patrie potentielle, et qu'elle ne soit de ce fait utilisée lorsque le besoin s'en fait sentir. Peut-on simplement à ce propos rappeler la déclaration fracassante du Général de Gaulle, reconnaissant après la Guerre des Six-Jours l'existence du peuple juif, mais profitant de l'occasion pour le dépeindre de façon outrancière ("dominateur et sûr de lui") tout en le renvoyant à sa patrie "retrovée" ? Ces paroles avaient fait à juste titre scandale, mais les sionistes auraient dû s'en réjouir, malgré la prise de position politique immédiate qu'elles avaient pour but de justifier.

CULTURE ET RÉGION

En réalité la règle la plus fréquente, de par le monde, n'est en aucune manière l'identification des peuples et des limites étatiques. Il n'est guère besoin d'aller bien loin pour s'en rendre compte : l'Europe en offre de multiples exemples, et la France, au long de ses frontières, n'y fait pas exception. Et c'est précisément en cela que les revendications culturelles régionales qui se développent dans notre pays depuis plusieurs années, et tout particulièrement depuis la dernière décennie, devraient aider les Français à mieux comprendre la façon dont certains juifs, au rang desquels je me trouve, essaient de situer leurs réflexions sur la question juive. Il n'est pas exclu que, réciproquement, les mouvements nationalitaires ne puissent bénéficier à leur tour de l'apport exemplaire que peut constituer une revendication de même nature, mais ne prenant pas appui, elle, sur une implantation régionale spécifique.

Ce qui risque en effet le plus de nuire aux cultures régionales et qui, en dehors même de la tradition jacobine, continue de susciter des réserves chez de nombreux Français, est le danger de repliement nationaliste qui les guetterait si leurs partisans les plus extrêmes parvenaient à leurs fins : le "rapatriement" de leurs ressortissants "au pays", les autres, tous les autres, devenant du même coup des

étrangers. Et il faut honnêtement reconnaître qu'on peut éprouver quelque inquiétude en entendant les discours purs et durs de certaines têtes chaudes, ou en constatant, ici et là, l'escalade de la violence. Mais, précisément, n'est-ce pas parce que les tenants du centralisme et les partisans de l'autonomie se placent sur le même terrain, celui de la revendication de l'autorité sur la terre, qu'éclatent les conflits majeurs ? Au moment où le rôle des États apparaît de plus en plus clairement contestable, au moment où, dans le monde entier, les puissances petites et grandes, renient jour après jour les principes sur lesquels elles prétendent s'être fondées au profit de leur intérêt le plus immédiat et souvent le plus sordide, au moment où aucune idéologie ne peut plus faire illusion, ne serait-il pas temps d'essayer de déplacer le combat, de ne pas faire du pouvoir l'objet fondamental de la lutte, d'accepter de laisser aux organismes étatiques les responsabilités de coordination et de planification qui sont les leurs, mais d'exiger en revanche, pour les peuples, la reconnaissance constitutionnelle, juridique, institutionnelle, en un mot effective de leur "droit" à la différence ?

LA DIFFÉRENCE REVENDIQUÉE

Qu'est-ce au fond que ce droit, dont on parlait si peu naguère, qui devient maintenant l'objet (en paroles) des plus tendres sollicitudes de la part des hommes politiques les plus divers (dont on ne peut sérieusement penser qu'ils sont tous aussi persuadés qu'ils le disent de son extrême importance) ?

Dans la longue marche contre le racisme, la première étape, généreuse et naïve, est la récusation de toute différence entre les hommes. S'il est maintenant tout à fait clair que, génétiquement parlant, tous les patrimoines se valent (et d'ailleurs, bien souvent, s'interpénètrent très largement), il est non moins évident que les différences culturelles, elles, ne sont nullement susceptibles d'être résorbées. Dès lors, nier leur importance, c'est s'exposer à voir les faits démentir à tout instant les allégations d'identité, et, comme il est difficile d'établir des comparaisons sans jugement de valeur, le château de cartes égalitaire risque à tout moment de s'effondrer.

Reconnaître, au contraire, les différences, c'est admettre a priori qu'on ne cherchera pas à tout prix à gommer les divergences, à prétendre que toute culture est parfaitement assimilable par tous, c'est reconnaître en fait, qu'il n'y a pas de vérité universelle suscep-

tible de servir de guide commun à tous les hommes, c'est, en fin de compte, prendre pleinement conscience de la diversité et de la complexité des comportements de la race humaine.

Mais dès lors qu'on pose le problème en ces termes à l'échelle de la planète, on peut sérieusement se demander si, au sein d'entités beaucoup plus restreintes, le même comportement reste légitime. Puis-je véritablement prétendre que, Français et Juif, je diffère suffisamment d'un Français non juif pour revendiquer l'exercice d'un quelconque droit à la différence ? Il serait sans doute bien facile de montrer, sur n'importe quel critère, que les différences interindividuelles, au sein d'une même communauté, peuvent être considérablement plus grandes que de communauté à communauté. Aussi bien n'est-ce pas au plan individuel que le problème peut être posé, mais bien à une échelle collective, c'est-à-dire en réalité politique si l'on redonne à ce mot son sens originel. Le seul fait de se rassembler pour s'interroger sur les sources d'une identité constitue en effet un acte politique, qui tire sa légitimité de son caractère collectif. La loi — en l'occurrence celle de 1901 — en officialise l'existence, sans lui fournir pour autant, il faut le souligner au passage, le moindre caractère de droit public et, à fortiori, le moindre soutien financier.

Quant au contenu même des réponses aux questions posées, je dirais volontiers, sans vouloir rechercher délibérément le paradoxe : au fond, qu'importe ? Qu'importe le fait de retrouver ou de ne pas retrouver des traces

effectives, spécifiques, de notre judéité dans notre façon de vivre ? Qu'importe même qu'il en existe vraiment "d'objectives" ou qu'elles ne survivent qu'en tant que mythes ? Certes, les conditions sont en France favorables à une recherche de cette nature : la coexistence nouvelle de communautés juives d'histoires diversifiées permettant toutes les comparaisons, toutes les quêtes de convergences ; le fait aussi qu'une telle recherche ait été pendant si longtemps contrariée, matériellement et moralement, pas la puissance laminante du centralisme jacobin et que l'urgence s'en fasse d'autant plus ressentir. Mais tout cela ne prouve pas qu'en fin de compte il soit possible d'énumérer une série de caractéristiques qui puissent être considérées comme relevant directement d'une culture authentiquement juive. Rien ne prouve en particulier qu'en dehors de quelques traits provenant en droit fil des pratiques rituelles et rythmant un "temps juif", on puisse trouver un quelconque support comportemental au sentiment de communauté du destin qui unit sépharades et ashkenazes.

En fait il me paraît a priori infiniment plus probable que notre judéité soit *essentiellement* collective, chacun de nous étant dépositaire d'une parcelle de la mémoire commune, quelquefois aisément identifiable, quelquefois au contraire presque imperceptible à l'échelle individuelle, rarement totalement discriminante par rapport au non-juifs parmi lesquels nous vivons et dont nous partageons, si étroitement, la culture et la langue. Je suis

sans doute juif un peu par moi-même, mais plutôt, en réalité, par tous les autres juifs, que j'approuve ou que je réprouve leur comportement spécifique, que j'adhère à leur façon de vivre ou que je la récusé. Je peux tenter de peser de mon poids pour modifier la façon d'être de cette communauté, mais, quelles que soient la portée et l'issue de mon intervention, je ne peux (ni ne veux) oublier que je lui appartiens, tout simplement. Or, n'est-ce pas, précisément, au niveau de l'expression de notre volonté de maintenir notre sentiment d'appartenance à une communauté forgée, ballotée et conservée par les hasards de l'histoire que se situe le cœur de notre interrogation ? Je sais que je suis juif et, mon voisin, non-juif, non antisémite, mais simplement a-sémite le sait aussi. Au nom de quoi devrais-je m'efforcer de l'oublier ? Quel projet, quelle idéologie se sont-ils révélés assez dignes pour que je leur sacrifie une partie de mon être, celle qui, sans m'appartenir tout à fait, plonge ses racines dans tout le passé dont je suis issu et se prolonge en mes enfants ?

Je n'ai pas le devoir de démontrer "ma" différence pour avoir le droit de la revendiquer. Peut-être est-ce d'ailleurs en le faisant que je m'engagerai le plus sûrement dans les voies de la tolérance vis-à-vis des différences que les autres, tous les autres, peuvent revendiquer par rapport à moi. C'est en tout cas sûrement ainsi que je contribuerai le mieux, pour ma modeste part, à maintenir, contre toutes les tendances uniformisantes, la richesse essentielle de l'humanité : sa diversité.

UN TEXTE HISTORIQUE :

HEBRAÏSMUS MILITANS

(Texte écrit en 1913 par BER BOROKHOV. Faites l'effort, en le lisant, de voir entre les lignes ce qui était évident au lecteur yiddish de ce temps).

Les hébraïstes font la guerre. Contre qui, vous le devinez de vous-mêmes. Il y a plus de cent vingt ans qu'ils font la guerre au peuple juif ; cent vingt ans presque depuis que le disciple de Mendelssohn, David Friedlander, a lancé contre la langue yiddish en 1788 un manifeste enflammé. Quelles armes n'utilisa-t-il pas contre sa langue maternelle, tant haïe ? Eushel, le rédacteur du "Hameassef", l'un des premiers hébraïstes, a fustigé la langue maternelle avec les verges d'une satire ordurière ; Tobie Feder, il y a juste cent ans, a tenté l'exercice du libelle et de la boue et ses bons amis et disciples ont utilisé le vieux stratagème juif de

la dénonciation au pouvoir en Allemagne, en Bohême, en Pologne et en Russie.

Tous leurs arguments, preuves et charges, toutes leurs armes sont bien connues. Depuis 125 ans, les "hébraïstes" combattants n'ont pas imaginé un seul argument neuf. Le yiddish, de même que son peuple, a grandi ces temps derniers, a changé de visage et de vêtements, a abandonné le caftan pour mettre une chemise d'ouvrier ; plus encore, il s'est paré, est sorti dans la rue en col et en gants, est monté sur la scène en frac et en décolleté. La langue yiddish a radicalement changé ses positions de lutte et sa tactique au

cours de ce siècle. Jadis timide et effarouchée, elle ne demandait qu'un peu de paix — qu'on la laisse un peu souffler sur cette terre ; elle ne se frotterait à personne si on ne se frotte pas à elle. Elle ne voulait faire de mal à personne. Mais dernièrement, la "servante" s'est soulevée contre sa "maîtresse", s'est proclamée langue nationale et à demandé à régner sur l'esprit du peuple.

Pourtant, les "hébraïstes" s'en tiennent à l'ancien. Ahad Haam lutte par des libelles plus aimables, mais Tobie Feder savait mieux s'y prendre. M. Frug s'adonne à la satire et d'autres enterrent le "jargon" sous des propos

profonds. La dénonciation ne manque pas : à Jaffa, les professeurs de la Gymnasia Ivrit ne s'y entendent pas moins bien que leurs prédécesseurs de Prague ou de Breslau.

Messieurs les "hébraïstes", dépêchez-vous de changer de tactique, parce qu'avec les moyens anciens vous n'avez rien obtenu. Qui plus est, le "laid jargon" est devenu encore plus "nuisible", encore plus "effronté" et encore plus "laid". Il serait temps pour vous d'inventer un moyen nouveau, inédit à ce jour. Si vous persistez à vous tenir à vos cantiques d'il y a un siècle, le "jargon" pourrait peut-être sans crier gare occuper de nouvelles positions, plus "dangereuses". Le yiddish va s'introduire dans l'école primaire moderne.

Dépêchez-vous. Ecoutez ce que M. Jabotinsky vous annonce : "si le yiddish devient la langue d'enseignement dans les écoles primaires juives, c'est un coup mortel pour l'hébreu". Ce n'est pas une consolation pour vous de constater que depuis que le yiddish existe, ces quelque sept ou huit siècles, il a toujours été la langue de l'enseignement au kheder, de la casuistique à la yeshiva, sans avoir pourtant nui à l'hébreu. Vous ne devez pas vous fier à la valeur intrinsèque de l'hébreu, qui l'a empêché de mourir pendant deux millénaires, depuis que les juifs ont cessé d'éduquer leurs enfants dans la langue des prophètes. On ne doit pas se fier à l'histoire et à la vitalité de l'hébreu. Vous ne devez construire que selon les plans de monsieur Jabotinsky et seulement d'après eux.

Si vous le suivez et adoptez des résolutions, vous sauvez l'hébreu. Découvrez de nouvelles armes : il y a 125 ans déjà que les ombres de Wessely, d'Euchel et de Friedlander attendent votre nouveau mot d'ordre, votre arme absolue : la résolution toute puissante.

Les "hébraïstes" mènent cette guerre contre qui ? Avec ferveur, avec dévouement, ils luttent contre... l'hébreu. Leurs flèches ne touchent pas le "jargon", mais la langue sacrée et le néo-hébreu. En se ridiculisant et en s'enlaidissant aux yeux du peuple, ils détournent son cœur de la langue qu'ils révèrent. La masse ne sait pas faire de distinguos subtils ; les plus conscients ne sont que des hommes : la colère et la douleur ne leur sont pas étrangères. Si les "hébraïstes" crient au nom de l'hébreu, il est tout à fait naturel que le bon peuple s'imagine que c'est la langue sacrée qui leur a donné pouvoir pour parler en son nom.

C'est pourquoi nous devons lutter contre les "hébraïstes" qui, par leurs actes et par leur mépris creusent de leurs propres mains une tombe pour l'hébreu. Il ne nous reste qu'une consolation : la langue hébraïque a traversé tant d'épreuves, alors que ses zéloteurs ont tout fait pour noircir sa pure figure ; elle est restée noble et élevée, elle s'est encore plus profondément enracinée dans les nouvelles formes de la vie juive et surmontera aussi cet obstacle qu'est "l'hébraïsme".

La parole positive que les "hébraïstes" ont apportée est "renaissance de la langue" ; l'hébreu a commencé à vivre dans la bouche d'une génération qui grandit. C'est une nouvelle preuve de l'aptitude à vivre de la langue, et peut-être est-ce le mérite des "hébraïstes", mais de quels "hébraïstes" ? Où ont-ils atteint ce succès ?

En Palestine, l'hébreu a ressuscité et encore à demi, au cinquième, au dixième siècles. Et ce ne sont pas ces "hébraïstes" qui luttent ici contre la langue maternelle et couvrent de honte la langue sacrée qui en sont la cause, mais ceux qui ont agi comme ils ont parlé et qui ont réalisé ce qu'ils ont prêché.

Depuis qu'a commencé le nouvel établissement juif en terre d'Israël, les conditions de la renaissance de l'hébreu ont été favorables, parce que tout ce qui se fait en Palestine porte encore plus ou moins le caractère d'une expérience, est construit artificiellement, est maintenu artificiellement. Donc, l'expérience de l'hébreu y est possible. J'appartiens à ceux qui croient à la réalité de ces expériences ; mais ici, dans la Diaspora, à quoi bon des expériences ? Cela ne convient guère aux sionistes, aux "antigalouthistes d'acier". Ils se plaisent à invoquer la vanité de tout effort national dans la Galouth ; alors, quelle consistance ont les plans les plus récents de monsieur Jabotinsky concernant les éditions hébraïques, la nouvelle littérature pour enfants et les écoles primaires en hébreu ici, dans la Galouth ?

Le bon sens voudrait qu'au lieu de gaspiller l'argent et les efforts des "hébraïstes", au lieu d'utiliser les quelques roubles disponibles pour une nouvelle maison d'édition et les quelques enseignants pour une "école réformée"* , d'employer les uns et les autres là où ils peuvent être utiles. Mais monsieur Jabotinsky s'imagine peut-être que tous les Juifs parlent déjà l'hébreu, qu'il n'y a plus d'enfants juifs dans les écoles des missions et qu'il n'y a plus rien d'urgent à faire ?

Cependant, les "hébraïstes" veulent des expériences ici, dans la Galouth, à l'encontre de leurs sentiments antigalouthiques.

Monsieur Jabotinsky est l'un de leurs journalistes les plus astucieux ; mais quand un homme astucieux s'enferme, qui pourrait l'égalier ?

* L' "école réformée" est une école traditionnelle où le programme est celui d'une école primaire, mais où la langue d'enseignement est l'hébreu.

L'IMAGE DU JUIF AU CINÉMA

dans "La Grande Illusion" de Jean Renoir

En 1937 sort "La Grande Illusion" de Jean Renoir. Ce film d'une extraordinaire richesse cinématographique est porteur d'idées peu communes pour le temps, sur la guerre : "les frontières sont une invention des

hommes", dit un des personnages ; sur la vie en général qui n'est qu'une illusion (voir "La Règle du Jeu") ; et sur les Juifs : on voit dans ce film un Juif (Rosenthal, joué par Marcel Dalio) mis en scène en tant que tel, avec un comportement valorisant. C'est la pre-

mière image d'un Juif "positif" au cinéma en France, et c'est cette image qui nous intéresse.

En 1937, l'antisémitisme est virulent en France : campagne contre Léon Blum, publications maurassiennes, ca-

lornies de la presse satirique. Renoir fait acte de courage exemplaire en mettant en scène le personnage de Rosenthal, Juif d'origine étrangère, se battant en France aux côtés des Français "de vieille souche", sachant se montrer agréable, humain, généreux et utile. Les antisémites ne s'y trompent pas (le film sera coupé par Goebbels). Les critiques faisant ressortir ce film comme anti-raciste militant abondent.

Et cependant, lorsque nous revoyons maintenant ce chef d'œuvre, nous sommes surpris et un peu gênés. Pourquoi ? Regardons comment apparaît sur l'écran (dialogues et images) le personnage de Rosenthal.

Dans la hiérarchie sociale, Rosenthal n'est ni un homme du peuple, ni un aristocrate, mais un bourgeois déterminé par l'argent ; son métier le démarque un peu : il s'occupe d'une grande maison de couture, ce que les autres prisonniers trouvent "drôle". Dans ses relations avec les autres, conséquences de sa place dans la société : il recherche l'amitié de Maréchal (l'homme du peuple) et celui-ci lui reproche ses liens avec l'aristocratie (Rosenthal se vante de ses propriétés et de ses chasses, que l'on retrouvera dans "La Règle du Jeu"). D'un autre côté, il tente de se rapprocher de Boeldieu (car ils ont un peu la même vie matérielle aisée) et ce dernier le rejette par mépris pour les bourgeois et les apatrides. Rosenthal sert d'intermédiaire entre ces deux personnages. Il leur fournit de la nourriture (tous les prisonniers de la chambrée "vivent" sur les colis de Rosenthal), des vêtements (pour la représentation théâtrale), des nouvelles de Paris. Lors de l'évasion, il servira d'interprète entre Maréchal et la paysanne allemande.

Dans les plans où Rosenthal apparaît, on remarque sa continuelle démarcation dans l'image par rapport aux autres personnages, soit qu'il gesticule sans cesse dans un groupe généralement immobile, soit qu'il soit habillé différemment, qu'il occupe une place particulière dans le cadre (situé à un point fort, par exemple) ou encore qu'il soit montré sous des angles différents, voire inquiétants (un plan en plongée dans la scène du repas au premier camp rend son visage absolument diabolique).

Dans les dialogues des autres personnages figurent un certain nombre de paroles antisémites (par exemple : "lui, sportif ? il est né à Jérusalem !"). Nous pensons qu'il s'agit là d'exorciser les injures de ce type afin de mieux les combattre.

Le film met en scène un Rosenthal sympathique, un Juif comme n'importe quel homme ou même un peu mieux dans ses actions, alors que les images et l'expression de sa judaïcité le démarquent dans un sens qui va à l'encontre des intentions du cinéaste : plans inquiétants, mouvements désordonnés, stéréotypes éculés, etc... Partant de l'intention réelle et incontestable de montrer un personnage juif "positif", Renoir nous donne à lire un personnage chargé de tous les stéréotypes dévalorisants du Juif, à savoir :

- son origine : c'est un apatride
- sa fonction : l'argent, les marchandises (nourriture, vêtements), le rôle de communication (le cosmopolite) voire d'entremetteur
- sa forme de vie : plaisir du pouvoir procuré par l'argent, orgueil, marginalité (du métier du comportement).

Comment Renoir a-t-il été ainsi trahi par ses propres images ?

Le fait que ce film ait été autant critiqué pour son antisémitisme que pour son philosémitisme montre qu'il y a plusieurs lectures possibles et que celle que nous proposons n'est qu'un exemple parmi d'autres. Nous pouvons nous poser cependant quelques questions : est-il possible de faire un film qui ne soit ni anti ni philosémite ? peut-on montrer un Juif à l'écran sans en faire l'apologie forcée ou la critique raciste ?

Pour définir un personnage comme juif, il faut le montrer dans sa spécificité et traduire (coder) cette spécificité par des signes. Le choix de ces signes est un premier problème. Le cinéma atteignant un public non différencié culturellement (contrairement à la presse, par exemple), il n'existe pas de codes universels et choisir un code sera opérer une sélection du public qui pourra décoder le message. Le choix des codes sera donc important car le message reçu peut ne pas être le même pour tout un public. Par exemple pour coder un personnage juif, on a la choix entre :

- des signes compréhensibles par un public général : des stéréotypes (c'est le cas de "La Grande Illusion")
- des signes compréhensibles seulement par un public juif : des connotations discrètes peu connues (détails religieux ou culturels méconnus des non-juifs).

Les conséquences de ce choix sont les suivantes : si on veut atteindre un public indifférencié, on définira le Juif par des stéréotypes ; on choisira soi-

gneusement ses stéréotypes mais force est de constater que la plupart de ceux que nous connaissons sont porteurs d'antisémitisme : nous sommes dans une société où le stéréotype du Juif est dévalorisant. C'est le cas de "La Grande Illusion".

A l'inverse, on fabriquera un film "à usage interne" en utilisant des signes trop subtils. Une solution intermédiaire ne nous paraît pas exister en France (nous ne trouvons pas d'exemple dans le cinéma français). Cette situation est liée à l'image du Juif véhiculée par une culture nationale donnée : image dévalorisante et méconnaissance du Judaïsme en général. La représentation du Juif en France passe par les signes de cette image : des stéréotypes antisémites. Comparons la France et les U.S.A., Renoir et W. Allen par exemple !

L'image du Juif dans une culture donnée conditionne toute la production culturelle ayant pour sujet le Juif. Ceci explique que nous soyons ici prisonniers de cette dichotomie : œuvre philo/antisémite, sans méditation possible car le Juif est perçu comme différent et la différence est perçue dans nos contrées (contrairement aux U.S.A.) comme dévalorisante. De plus, l'œuvre philosémite utilise les mêmes stéréotypes - qui se trouvent ici dévalorisants - d'où ambiguïté se traduisant au cinéma par de fréquents décalages entre le "discours" de l'image et celui des personnages (ou leurs actions) : on peut infléchir la parole et l'action de fond plus que l'image parce que celle-ci passe par une technique plus complexe et qu'elle est plus difficile à coder et décoder de façon consciente. C'est ce qui se produit dans "La Grande Illusion" : Renoir est trahi par ses images plus que par ses dialogues.

Il n'est donc pas possible de montrer un Juif sans le dévaloriser ? C'est, en France, maintenant encore, très difficile. C'est par contre plus facile aux U.S.A. (toujours W. Allen, Hester Street), en Angleterre (Bloody Sunday, de Schlesinger). Il faudra faire d'abord admettre et considérer comme positif le droit à la différence - généralisé à toutes les minorités, toutes les différences - pour construire des codes nouveaux et dénués de connotations dévalorisantes. Ensuite, on pourra représenter - sans jugement de valeur sur les culture - des gens différents (et pas seulement des Juifs).

Le cinéma nationalitaire est à faire.

LEVY-PEREYRE

POESIE YIDDISH

Ces poèmes sont extraits de l'Anthologie de la poésie yiddish (1870-1970) "LE MIROIR D'UN PEUPLE", par Charles Dobzynski, publiée en 1971 chez Gallimard – NRF.

I. CHANTE LADINO

*Blond chanteur chante ladino
Notre enchanté jargonino,
Parolerie d'alcoloris
Coucher de sol solo solo
Orsolairé éclosion, explosion,
Versicolore pensation,
Tous les pains et tous les trépas
Toutes les pâtes et toundras
Emerveilleux alcoloris,
Tous les versets et liturgies
Tous les nœuds et toutes les peaux
Rouge jaune Falaschino
Parlotino Palestino
Notre universel Ladino
Blond chanteur de ladino chante.*

*Des profondeurs du plus profond
Slavique, Libavique, Ottomanique,
Polonique et Kasakhstannique,
Ionique et Teutonique
Caucasique et Ashkénazique,
Karpatique et Asiatique
Notre langue de brouhaha,
Triste bric-à-brac et fatras
Notre fracas, notre tracas
Notre Lettonique et Lithuanique
Jargonino
O svelte enchanteur,
Blond chanteur,
Chante ladino.*

(poème écrit par Jacob Glatstein, né en 1896 à Lublin, émigré depuis 1914 aux États-Unis. J. Glatstein est aussi romancier et critique littéraire).

II. VIN d'HAVDALA

*Chacun boit le vin d'Havdala,
J'en bois moi-même quelques gouttes,
Grand'Mère me dit, tendre et grave :
– Ma chère enfant sois avertie*

*Qu'à boire le vin d'Havdala
La barbe vient aux jeunes filles,
C'est écrit noir sur blanc là-bas
Dans l'armoire aux anciens livres*

*Tremblante de frayeur je palpe
Mon petit menton : Dieu merci
Il est tendre et lisse. Rien d'autre
Que la peur ne le hérissé !*

(poème écrit par Myriam Ulinover, née en 1890 à Lodz (Pologne), morte en 1944 à Auschwitz. Son inspiration est souvent venue du folklore yiddish).

III. UN INSTANT

*Un instant tomba comme un météore
Alors entre mes dents je l'ai happé.
Quand elles ont fracassé son noyau
La larme d'un royaume m'a trempé.*

*Il naissait du miroir de chaque goutte
Un autre songe, un être différent.
Là mille mains vêtant d'ails la route,
Ici – vers le rêve un pont se courbant.*

*Là mon aïeul que le serpent menace,
Ici mon fils qu'une pierre a broyé,
J'ai trouvé, libre, une goutte fugace
Et je l'ai sur moi-même verrouillée.*

(poème écrit par Avrom SUTZKEVER, un des grands poètes yiddish vivants. Né en 1913 en Lithuanie, résistant au ghetto de Vilna, il dirige actuellement en Israël la revue "Di Goldene Keit", de renommée mondiale).